

Clet Méner – Église de Lambézellec – Samedi 23 avril 2023

Ap 7, 2-4.9-14 ; Jn 14,1-6

Nous voici donc rassemblés dans cette église de Lambézellec pour accompagner Clet Méner dans son ultime voyage, comme on dit. Nous sommes venus de différents horizons, car nous avons eu l'occasion de croiser l'itinéraire de Clet et de bénéficier de son accueil, de sa sollicitude, de ses conseils, de son enseignement, que sais-je encore ! Comme toute vie, celle d'un prêtre offre de multiples facettes. Il faudrait avoir des pastels plein les doigts pour en dessiner le visage.

En ce qui me concerne, j'ai fait la connaissance de Clet lorsqu'il était aumônier d'étudiants à Brest, moi-même y étant alors aumônier de collège et de lycée publics. Ensuite nous avons eu l'occasion de travailler ensemble, notamment dans les réseaux ruraux de mouvements apostoliques de laïcs. Pour moi, Clet Méner fut d'abord un chrétien éclairant. Il m'a offert aussi le visage d'un apôtre dont la fidélité critique à son Église était à la fois exigeante et hospitalière.

Je reviens un instant sur les deux textes de la Bible choisis pour cette célébration. Il m'était arrivé d'échanger à leur propos avec Clet. Ces écrits nous donnent encore à penser et à vivre. Ils peuvent aussi éclairer les raisons et la visée de l'engagement missionnaire de Clet. Il y a d'abord l'étrange vision de saint Jean, dans son Apocalypse. Après l'ange de Dieu qui s'oppose aux forces de destruction, après le cortège des douze tribus d'Israël, Jean voit progresser une foule innombrable d'individus venus de toutes les diversités humaines. À la question de l'identité de ces gens, il lui est répondu : « ils viennent de la grande épreuve ». La grande épreuve !

La grande épreuve c'est d'abord celle à laquelle nous sommes tous et toutes soumis : c'est l'épreuve de la vie. L'épreuve aussi du monde auquel nous appartenons et que nous n'avons pas choisi, mais où nous avons à prendre notre part de responsabilité. L'épreuve encore de la maladie et de la grande vieillesse, mais aussi celle de la santé. L'épreuve du présent, mais aussi celle d'un avenir risqué. Dans cette foule qui va vers Dieu, nous pouvons reconnaître les visages de ceux et celles qui nous ont précédés. Comme Clet désormais, ces hommes et ces femmes ont traversé la grande épreuve : ils habitent le pays de l'autre côté de la mort. Et allant rejoindre

cette foule, je vous reconnais les uns les autres, réunis ici avec des convictions ultimes et des manières de vivre si différentes.

J'admiraient chez Clet cet art et ce goût d'entrer en conversation avec des personnes et des groupes sociaux ou culturels d'horizons très diversifiés. Il esquissait sans doute par là ce qui demeure au cœur de toute préoccupation apostolique qui se veut évangélique : la disponibilité à l'autre, le refus de la clôture sectaire, le tissage de liens de sympathie. Au fond, s'il s'agit de donner un avant-goût du Royaume de Dieu rêvé par Jésus, le mieux est de commencer par esquisser l'ébauche de la communauté rare, la communauté de respect où nous parvenons à nous parler dans l'estime.

La seconde lecture, un extrait de l'évangile de Jean, nous permet d'approfondir encore. Ce passage évoque la dernière prière de Jésus, un Jésus qui ne se fait plus d'illusions. Il va devoir affronter la violence collective et la mort. Mais il tient à s'adresser à ses proches disciples, devenus ses intimes. Il est bon de l'entendre leur dire : « que votre cœur ne soit pas bouleversé : vous avez confiance en Dieu, ayez aussi confiance en moi ». J'aime ces paroles, à cause de l'atmosphère qu'elles suggèrent : le calme, l'apaisement, même face à la dureté, à rebours donc du tourment ou de l'inquiétude anxieuse. Certes, la foi ne nous dispense pas d'être affrontés au tragique de la vie. Mais parce que c'est une culture de la confiance, elle peut contribuer à construire cette haute attitude qui consiste à demeurer humain, même en ce qui nous abîme. De fait, Jésus ne regarde pas sa vie sur l'horizon de la mort, mais il affronte la mort en gardant la vie pour horizon. Dans la fin, résiderait encore un commencement !

Jésus était un conteur de belles histoires. Là où nous employons des concepts, il utilise des images. Vous avez entendu qu'il comprend Dieu comme un maître de maison qui accueille. Mais il n'accueille pas n'importe comment : il offre une place particulière à chacun et à chacune. Autrement dit la maison de Dieu peut devenir notre propre maison : « dans la maison de mon Père, beaucoup peuvent trouver une place ». Et Jésus se comprend comme notre précurseur, comme l'aménageur de notre future demeure : « Je pars vous préparer une place. Je reviendrai vous prendre avec moi. Là où je suis, vous y serez aussi ».

On dirait que pour saint Jean ce mot « Dieu », un mot qui nous laisse souvent dans l'énigme, désigne un point de convergence de nos itinéraires de vie si différents les uns des autres, itinéraires parfois sinueux puisque nous cherchons toujours une orientation bonne, un bon sens. Il y aurait

donc dans notre futur un cœur qui nous attend et qui est tellement grand qu'il aura compris, et recueilli, avec une bienveillance rare, la profondeur de nos choix, le sens de nos hésitations, le sel de nos larmes, la beauté de nos humanités, y compris avec nos faiblesses, nos fragilités, nos défaillances aussi. Car la limite et le négatif sont aussi notre part.

Pour vivre, affronter et porter ses propres difficultés, Clet avait su, jusqu'au bout de ses jours, puiser des ressources de force et de courage en mettant ses pas dans les pas du Christ. Il faut bien entendre la remarque finale dans le texte de saint Jean : « je suis le chemin, la vérité et la vie ». L'important c'est l'ordre des mots : il faut commencer par la pratique d'un chemin. Et c'est dans l'acte de marcher à la suite de Jésus, de vivre donc en connivence avec sa manière d'être, que l'on peut découvrir des ouvertures insoupçonnées vers un surcroît de vie.

Clet Méner avait su opérer une couture heureuse entre ses compétences philosophiques et sa pratique humble d'une suite de Jésus. Cette couture lui a permis de ne renoncer ni aux rudes et précises interrogations de la culture contemporaine, ni à une confiance dans le Christ. Ce furent là pour lui deux sources d'espérance, de force et de courage d'être. Maintenant il communie à jamais au silence de Dieu. C'est à la bordure de ce silence qu'il nous attend.

Jean Yves Baziou